

STÉPHANE TUFFÉRY

Le Style mode d'emploi

Hommage à Raymond Queneau

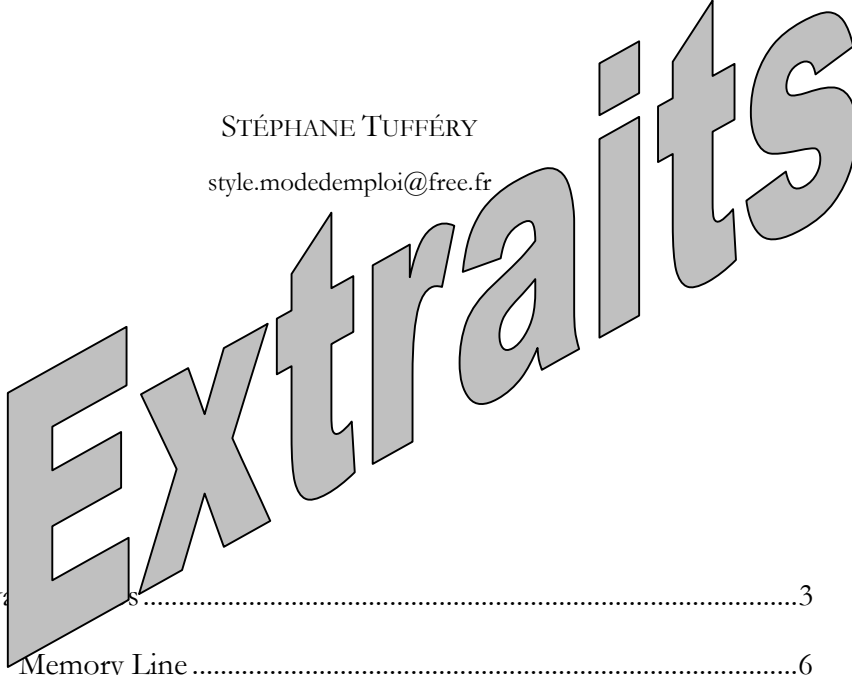
2004

Le Style mode d'emploi

Hommage à Raymond Queneau

STÉPHANE TUFFÉRY

style.modedemploi@free.fr



Avant-propos	3
1. Memory Line	6
2. <i>Agitato Lamentabile</i> , ou la prose de Sibylle	12
3. En recherche des temps enlevés (T. I : Vers chez Swenn)	15
4. Zazou dans le bus	18
5. Du côté de la Madeleine	20
6. L'éducation ornementale	28
7. Métonymies et synecdoques	30
8. Prélude à l'après-midi d'un francophone	31
9. Plus bléca tu meurs	33
10. Déclaration d'accident	35

Avant-propos

« Les *Exercices de style* de Queneau sont un chef-d'œuvre palpitant et en fait une des plus merveilleuses histoires de la littérature française. »
Vladimir Nabokov, août 1970,
entretien avec Alfred Appel, publié dans *Parti pris*, Ed. Robert Laffont, 1999

Paris, un jour d'été. Dans un autobus de la ligne 84 monte un jeune homme avec un long cou et un curieux chapeau. Sur la plate-forme arrière, il se fait bousculer par un voyageur, contre lequel il s'emporte, avant d'abandonner la dispute et de se rendre à la gare Saint-Lazare, où il rencontre un ami avec lequel il discutera du bouton supérieur de son manteau. Une histoire qui serait banale si elle n'était observée par les yeux de La Fontaine, Balzac, Flaubert, Hugo, Proust, Rostand, Camus, Perec, Duras, Modiano, Arlette L., un journaliste, un publicitaire, un rappeur, un cinéaste, un informaticien, un oulipien... au total quatre-vingt-dix-neuf témoins qui, soixante ans après Raymond Queneau dans ses *Exercices de style*, nous racontent l'épisode chacun à sa manière, chacun dans son style propre.

Ce petit livre est donc un hommage à Raymond Queneau et à ses *Exercices de style*, dont il reprend le fameux thème du jeune homme dans l'autobus, pour l'agrémenter de quatre-vingt-dix-neuf nouvelles variations,

accommodant toutes ce thème d'une façon chaque fois différente, en pastichant ou parodiant des écrivains célèbres, des dialectes actuels, et en illustrant les principales figures de rhétorique (oxymore, métonymie, zeugma...) et quelques règles de grammaire (lire par exemple « Logo-rallye grammatical »).

On voit que ce livre est aussi un hommage à la langue française et à ses auteurs. Son but, en mêlant humour et didactique, est d'instruire tout en distrayant. Celui qui aura déjà lu les *Exercices de style* de Queneau ne tardera sans doute pas à penser qu'il est possible de raconter la même histoire de 999 façons différentes.

À la différence d'une simple suite des *Exercices de style*, dans laquelle nous nous serions contentés de mettre l'original au goût du jour en employant des dialectes inconnus du vivant de Raymond Queneau (chébran, rap, politiquement correct, informaticien...), ou d'autres figures de style ou jeux de mots que les siens, nous avons abordé des thèmes non explorés par Queneau, comme celui du pastiche littéraire¹, genre qui, par parenthèse, n'est pas partout en odeur de sainteté (littéraire), mais que ne dédaignèrent pas les auteurs les plus grands et les plus originaux, tels Boileau, La Bruyère, Balzac, Flaubert, Verlaine, Proust ô combien ! et, plus près de nous, Jean-Louis Curtis, Jacques Laurent, Patrick Modiano et Patrick Rambaud.

¹ Si l'on excepte ses textes « Exclamations » et « Passé indéfini », qui peuvent passer pour des pastiches de

Comme tout hommage à Raymond Queneau, cet ouvrage ne pouvait pas ne pas faire allusion à quelques éléments de son œuvre et de ses affinités éclectiques, comme on s'en rendra compte dans « Échiquéen », « Physicien », « Chimiste », « Passionnément (incorrect) » et « Zazou dans le bus » (pastiche dans le pastiche), ainsi que dans les textes inspirés par l'*Ouvroir de Littérature Potentielle*, l'« Oulipo » fondé en 1960 par Queneau et Le Lionnais, que sont « Pangrammes », « Holorime » et « En recherche des temps enlevés ».

1. Memory Line

« À LA MANIÈRE DE PATRICK MODIANO »

Le petit groupe que nous formions alors sur la plate-forme arrière de l'autobus (sur la ligne S ?), je devais me le rappeler, bien des années plus tard. Comment s'était-il constitué ? Il était plutôt hétérogène, avec Max Grogonov le barman du Scopitone aux étonnants cocktails, Paolo Handke le fils d'un diplomate allemand émigré en Argentine, Jules Chandeleur l'ancien agent double, Peter Schönway le pianiste américain et Lorenzo Morliano l'impresario d'improbables vedettes du music-hall. Et le zazou ? D'où venait-il ? Qui l'avait invité ? Il n'avait plus son père et on disait qu'il passait ses journées à le chercher. Chandeleur n'aurait-il pas pu l'aider ? Après la guerre, il s'était installé comme détective privé, profession dans laquelle sa connaissance de quelques milieux interlopes faisait merveille. Il était habitué aux filatures qui se finissent place Pigalle au petit matin, face à face avec une personne que l'on ne se fût pas attendu à trouver à cet endroit. Mais tout était vague et insaisissable chez lui. Son identité se dérobaît dans les méandres du dédoublement et le zazou n'avait jamais osé faire appel à ses services.

Il y avait aussi Laura la jeune comédienne. Elle s'était retrouvée très jeune mère d'un petit garçon qu'elle adorait et qu'elle avait perdu à deux ans et

demi d'une maladie du sang. Elle était en tournée le jour de sa fin et il ne l'avait pas revue une dernière fois. Depuis, elle ne se consolait pas. Elle ne voulait pas retourner dans sa famille, une dynastie de riches négociants bordelais (si vous voyez ce que je veux dire), et vivait dans un meublé à Fossombronne-la-Forêt. Le zazou et elle cherchaient un être disparu tout en sachant qu'ils ne le retrouveraient pas.

Je les revois, dans la brume qui enveloppe leur souvenir. Max : ses liquides aux couleurs d'arc-en-ciel. « Qu'est-ce que vous allez prendre ? Un max ». Peter : ses manies, ses tics, ses phobies, son Brahms. Comment un être dépressif pouvait-il avoir un jeu si énergique ? Mais il ne se produisait presque plus sur scène. Laura : une petite photo d'enfant blond toujours dans son portefeuille. Lorenzo : chaleureux et attentif, sous des dehors de joyeux dilettante. Nous aimions nous retrouver dans son grand appartement de l'avenue Victor-Hugo. Il aurait fait un beau couple avec Laura. Mais pourquoi son regard se voilait-il parfois ?

Est-ce nous sur cette vieille photo jaunie ? On distingue la silhouette un peu floue du zazou sur la gauche, son cou et son chapeau surtout. De quelle couleur était son chapeau ? Avait-il une tresse ou un ruban ? On ne saurait préciser la forme de son chapeau. Son cou semble très long. N'oublions pas son pardessus. Il y a beaucoup de monde autour de nous.

Malgré la clarté de cette heure de midi, ou peut-être parce qu'elle était aveuglante, les visages, les gestes et les paroles avaient un caractère flou et irréel. Je ne saisisais pas tous les mots échangés dans le brouhaha. Ils montaient, de plus en plus forts.

– Tu me marches sur les pieds, Paolo.

– Excuse-moi, je ne t'avais pas vu.

Le timbre de sa voix. Indéfinissable. Contrit ? Ironique ?

– Pas vu ! Tu pourrais faire attention !

Lorenzo tente de faire diversion. Jules risque un « les pieds de notre ami, s'ils eussent été plus courts, toute la face du voyage aurait changé ». Ça ne fait rire que Lorenzo. Toujours bon public. Toujours joyeux, agréable compagnon. Il a ça dans le sang.

– Quel casse-pieds ! hurle Max.

De qui parle-t-il ?

– Tu veux des souliers en box-calfs ? susurre Lorenzo. Je peux en avoir à 5 000 francs la paire.

– Je ne veux pas changer de souliers, mais seulement que Paolo fasse plus attention.

Je les écoute. – On ne s'est pas levé du bon pied, mon petit ! – Ne mets pas les pieds dans le plat. – Tu es vraiment bête comme tes pieds. Saoulé par leur verbiage. Laura ne dit rien, mais je surprends un sourire navré adressé au zazou. Peter trouve qu'on se fait remarquer. Une peur qui remonte aux rafles. Et Jules qui siffle

Elle est finie ta sérénade :

Tu vas quitter l'faubourg...

Peter soupire. Il a bien ses papiers dans la poche. Le zazou n'est plus sûr d'avoir raison.

– Paolo... Je veux dire...

Il ne finit pas sa phrase et se dirige seul vers l'avant, dans une zone non occupée. Où s'asseoir ? Comme un passager lui demande l'heure, il n'ose pas avouer qu'il n'a pas de montre et bredouille n'importe quoi. « Quatorze heures ! Ça ne va pas mon petit, le déjeuner n'est pas passé. »

Pauvre Swing Troubadour.

Si je fouille plus loin dans mes souvenirs, que vois-je ?

Swing Zazou descend de l'autobus à l'arrêt « Assemblée Nationale ». Changement de rive. Au moment où il s'en allait, j'avais envie de le retenir et de lui dire que c'était lui qui avait raison. Que Paolo aurait dû s'excuser. À quoi bon ? L'autobus est reparti et il est resté à attendre sous l'aubette. De la plate-forme arrière, je voyais sa silhouette s'éloigner lentement et rapetisser. Il semblait absorbé par la lecture des horaires de la ligne S comme s'il avait voulu les apprendre par cœur. Les indicateurs, c'est sa passion. Où voulait-il se rendre ?

Deux heures plus tard, j'étais de nouveau dans l'autobus, mais dans le sens inverse. Cour de Rome, en face des escaliers menant à la gare Saint-Lazare, j'ai remarqué deux silhouettes, dont l'une était très animée. De loin, il me semblait reconnaître Lorenzo. Et l'autre ? N'était-ce pas le zazou ? Oui, avec son étrange allure dégingandée, on aurait dit le zazou. Je ne sais pas de quoi ils pouvaient bien parler. De ce qui s'était passé à midi ? Pas sûr. Leurs gestes semblaient se porter vers le bouton supérieur du pardessus du zazou, un modèle qui provenait d'un magasin de surplus de l'armée américaine. Quand nos regards se sont croisés, j'ai éprouvé une gêne

indéfinissable. Le zazou écoutait très attentivement Lorenzo, comme si un bouton un peu plus haut allait changer sa vie, comme si on pouvait reprendre au début, oublier l'enfance triste et solitaire, les fréquents déménagements, les grands appartements vides, comme si on pouvait échapper à ses fantômes. Je me demande encore par quel hasard nous nous étions retrouvés là une dernière fois, tous les trois, devant la gare Saint-Lazare.

Et moi, pourquoi je ressasse ces souvenirs qui n'intéressent plus personne ?

Ce soir, j'ai pris le dernier autobus de la ligne 84 (que l'on n'appelle plus ligne S), celui de vingt heures cinquante-deux. Nous descendons la rue Soufflot en silence. Le Boul'mich' est plus animé. Des groupes se sont formés aux terrasses des cafés, comme des papillons attirés par la lumière de la lampe. Des éclats de voix et de rire. Je descends. Marche lentement. Presque la nuit. On devine des nuages dans le ciel sombre doré par les néons des enseignes. Ils y dessinent de grandes ombres comme cette scène nocturne dans ma mémoire. Je m'approche d'une terrasse où résonnent des accents de twist. Il y a plusieurs années que Max n'officie plus derrière son comptoir en chantant « Memory Line ». Il était resté jeune si longtemps que la vieillesse l'avait rattrapé d'un seul coup. Sacré Max ! Là où tu es, bois-tu toujours du bourbon ? Il disait en plaisantant de son teint rougeâtre qu'il avait un nez bourbon.

Je ne reste pas et je reprends ma promenade. Rue Médicis. Rue de Vaugirard. Le Jardin du Luxembourg, désert et silencieux, sauf le

bruissement de la brise dans les feuillages des arbres. En passant sous les hautes fenêtres d'un hôtel particulier, semblable à ceux où je faisais jadis du baby-sitting, j'entends s'échapper quelques notes dans l'obscurité. J'ai écouté un instant, immobile, le souffle coupé, cet air

Tout est fini, plus de prom'nades

Je ne suis pas certain de l'avoir reconnu

Plus de printemps

Je me suis avancé un peu. Je n'ose pas aller plus loin, mais je distingue maintenant nettement les paroles du chanteur.

C'est bien lui.

Swing Troubadour.

Après tant d'années...

2. *Agitato Lamentabile*, ou la prose de Sibylle

« À LA MANIÈRE DE ANGELO RINALDI »

De retour d'une expédition dans le Grand Nord, un ami nous raconte sa découverte d'un mammouth congelé. Sitôt la glace brisée, le quadrupède s'enquiert : « Marguerite Duraille écrit-elle toujours ? » Et l'on s'avise, tout surpris, que voilà des lustres que la madone du rien étend son ère glaciaire sur la littérature, son style aussi luxuriant qu'une toundra, son sentimentalisme chaleureux comme une banquise et ses pâmoisons de jeune phoque sous Prozac en face de BB. Les rares météorites de sens critique ayant traversé les épaisses couches d'encens de l'atmosphère littéraire parisienne n'ont pas réussi à nous débarrasser de ce fossile-ci. Et encore sont-ils bien diminués quand ils touchent, au milieu des pingouins, l'inlandsis de la prose de Mme Duraille. Dans un tel désert de glace, on n'en voudra pas à l'auteur d'être tellement éblouie d'elle-même : sous ces latitudes, il faut toujours se défier du soleil, même le plus rasant. De surcroît, la nourriture s'y fait rare, les ouvrages de Mme Duraille étant à l'œuvre d'une Jean Rhys ce qu'est le hachis surgelé au médaillon de langoustine, à moins qu'ils ne se puissent comparer à la notice du congélateur.

Aux dernières nouvelles, la romancière a abjuré l'inspiration exotique de ses romans asiatiques pour bibliothèque de comité d'entreprise. Elle cesse d'explorer sa carte de Tendre un peu jaunie, laquelle fit d'elle la muse officielle de l'ancien régime — Barbara Cartland dans la galerie des Glaces.

L'atteste, ce récit à côté duquel un message météo en alphabet Morse fait figure de joyeuse fantaisie baroque, de farce rabelaisienne débridée. Les personnages y évoluent avec autant d'aisance qu'une amicale de retraités à la patinoire municipale de Cerisy-la-Salle — ce n'est pas *Holiday on Ice*, et la mère Denis du « nouveau roman » n'est pas Katarina Witt, communisme mis à part. L'histoire, quant à elle, est aussi vraisemblable qu'une *rave party* dans l'abbaye de la Trappe.

Quel est donc le sujet de cet opuscule ? Il semble qu'on s'approche du zéro absolu (les physiciens prétendent que c'est très difficile : je ne suis pas d'accord), du minime, de l'infime, de l'infinitésimal. À force de persévérance dans la lecture (qui dira l'ascèse du critique, pauvre baudet chargé de faire traverser le gué de la littérature à des éponges d'autant plus lourdes qu'elles sont plus imbibées ?), on finit par comprendre que le protagoniste principal est un éphèbe comme les affectionne l'auteur, peut-être juste un peu plus ridicule qu'à l'accoutumée, et que ceux de nos lecteurs, à qui l'état civil a conféré le peu enviable privilège d'avoir connu les horreurs de la guerre, situeront si on leur dit qu'il s'agit d'un zazou.

Pour bien commencer la journée, il a une altercation dans un autobus de la ligne S. Il n'écoute alors que son courage, c'est-à-dire qu'il prend ses jambes à son cou, qu'il a fort long, ce qui accroît son mérite gymnique sinon son héroïsme. Il faut reconnaître que son antagoniste n'est pas « forcément sublime », et qu'il nous rappellerait même des heures qui ne

sont pas les plus heureuses ni les moins équivoques de notre histoire — ce n'est pas Mme Duraille qui nous contredira. Guère plus plaisant n'est ce dandy que rencontre l'éphèbe à la gare Saint-Lazare. Être un dandy implique le devoir de cultiver le goût aristocratique de déplaire, lequel est certainement étranger à cette espèce de chanteur de *boy's band* qui donne au zazou des leçons d'élégance, et à qui nous sommes tentés de répondre, après l'avoir entendu remarquer qu'un bouton du manteau de son ami est décousu : « sutor, ne supra crepidam », avant qu'il ne raille son chapeau à tresse.

Avec cette dernière scène de la gare, on se souvient alors que Marguerite est le prénom de l'animal qui aime voir passer les trains, de cet animal qui a donné son nom à une forme de l'amour que ne tarderont pas à éprouver pour l'auteur, gageons-le, ceux de ses lecteurs qui ne seront pas restés à quai et l'auront suivie dans son train (train), lequel n'est pas le transsibérien — mais plutôt le convoi à bestiaux.

Agitato Atrabile, par Marguerite Duraille. Midi.

3. En recherche des temps enlevés (T. I : Vers chez Swenn)

THÈME DE G. PEREC, CLERC DES BELLES LETTRES

« Je cherche en même temps l'éternel et l'éphémère »

G. Perec, *Les Revenentes*

Je me le remets en tête. C'est l'été. Près de Sèvres, cette espèce de benne verte, le S, se présente. Je me dépêche et j'entre. En même temps, les gens, les femmes et les bébés se pressent — en excédent. C'est le déferlement : scène de géhenne, d'Enfer, d'Eden démembré. Perte de flegme en germe.

L'éphèbe, espèce d'élève svelte, blême et empesé, béret tressé, vertèbres perchées, frêle tête échevelée, se sent cerné, encerclé, enfermé, et, très énervé de se prendre des trempes, se rebelle, peste entre ses dents et ses lèvres, tempête et jette bêtement ces termes revêches :

— Eh pépé replet ! Enlève tes semelles ! Elles me gênent.

Le cerbère hélé reste bec bé en présence de cette démence délétère, hébété des errements véhéments de l'écervelé, et pense même rêver. Ce cerbère reste décent, déferent même... et ferme : c'est le chef !

- Restez élevé. Entre gentlemen...
- Je regrette : cette mêlée ne te permet de me serrer de tellement près et de me générer de sévères dégelées.
- Et le respect des...
- Des déchets déjetés ! ? !
- Répète, mec, entends-je décréter sèchement.
- Serre tes fesses ! Merde ! Je te déteste. T'es le der des der. Et je pèse mes lettres, prétend le pète-sec effréné. Cette sentence reflète réellement le dérèglement de ce pervers.
- Trêve de cette verve. Ces lettres², je me les sers très vertes, et je ne te le permets, émet ce fervent de De Bergère. Ne persévère et ne me tente de me venger, ver de terre. Je ne désespère de te défenestrer et de m'en délecter.
- Zen ! Ne te vexes, ne te vexes. Le benêt de trente berges perd ses repères, se repent de cette enchère, ne s'entête et tempère ses éphémères excès de sève effervescente. Et d'espérer en le Père éternel, le Verbe engendré et le St Être : remettez mes péchés.
- Semer le vent, c'est entendre les tempêtes. Le zèbre se stresse, tremble, regrette d'être entré. Ce déjeté préfère céder et descendre prestement, extrêmement excédé de prendre cette veste (en effet, l'échec est très net).
- Le temps s'égrène lentement. J'erre. Et... vers le terme SNCF, j'entends derechef le même fêlé, ce hère exécré, les événements, ses démêlés et ses revers récents secrètement enterrés, élever le verbe et entreprendre de

² Ces lettres, je pense, et de même cette lettre célébrée entre celles révérees de l'être lesté de semelles de vent, né près de terres belges (NdE).

rendre sélects ses éternels vêtements. En effet, Swenn, le frère expert et excellent esthète le prétend : « Ce spencer me débecte, ferme-le ! »

4. Zazou dans le bus

« À LA MANIÈRE DE RAYMOND QUENEAU »

Kipousstidonktan, murmura le zazou en reprenant son souffle. Il avait été soigneusement laminé par la foule entrant dans l'autobus, et je me disais, enchanté, que je n'avais jamais vu chose plus horrible que ce carpaccio zazouque. Je m'apprêtais donc à passer un inoubliable après-midi dans le véhicule aux lourds pneumatiques, attendant patiemment que la chose se renouvelât, quand le zazou au subtil doulos prononça ces paroles ailées à l'adresse du vulgare homme Pécusse cause de ses tourments métatarsiens :

— Meussieu, vzêtes zun malpoli.

— Malpoli mon cul. Espèce d'enflé, si tu crois que tu m'impressionnes, avec ton chapeau à la con. Tu causes, tu causes, c'est tout ce que tu sais faire, répliqua l'homme aux lourds panards dans le vacarme éphémère de cet espace exigü.

— Si tu t'imagines, si tu t'imagines, xa va xa va xa, va durer longtemps, le pilon des za, le pilon des za, pilon des arpions, ce que tu te goures ! bredouilla le zazou inquiet pour son hainesistence, tout étonné que l'hercule parût vouloir lâchement profiter de sa force. Ducoulezazoumilébou.

Je le revis un peu plus tard, à l'heure tranquille où les employés vont boire, devant la gare Saint-Lazare, où il se dandynait avec un copain qui lui tint à peu près ce langage :

— Montjoie Saint-Germain ! Que tu es joli, que tu me sembles beau, sans mentir, si ton bouton se rapporte au sommet de ton pardessus, tu seras le phénix des zoziaux de cette gare.

5. Du côté de la Madeleine

« À LA MANIÈRE DE MARCEL PROUST »

« Le seul véritable voyage, le seul bain de Jouvence, ce ne serait pas d'aller vers de nouveaux paysages, mais d'avoir d'autres yeux, de voir l'univers avec les yeux d'un autre, de cent autres, de voir les cent univers que chacun d'eux voit, que chacun d'eux est. »

Marcel Proust, *La Prisonnière*

Longtemps, je me suis promené de bonne heure. Parfois, à peine monté sur la plate-forme arrière de l'omnibus, je n'avais pas eu le temps de dire « je m'assieds » et j'étais déjà bousculé. Or, soit que mon cerveau, informé par la brusque excitation de mes nerfs, n'eût pas classé le heurt dans la catégorie des sensations généralement tenues pour agréables, quoiqu'il pût paraître tel à certaines personnes puisqu'il est vrai que les mêmes objets ne procurent pas toujours à tous les mêmes émotions, soit que cette information, même parvenue à mon cerveau, n'y eût pas rencontré l'écho qu'y aurait provoqué la résurrection du souvenir enfoui de quelque sensation ancienne, de même nature, perçue comme agréable en raison des circonstances ayant entouré son apparition, comme une cavalcade dans les couloirs du métropolitain ou

une promenade en vaporetto sur le Grand Canal de Venise, ce genre d'accrochage ne me plaisait pas.

Il me rappelait les promenades matinales qui, bien des années auparavant, étaient l'objet de mes inquiétudes, depuis la veille qui les précédait, lorsque maman, montant me dire bonsoir dans ma petite chambre à la lanterne magique, me disait : « Demain, tu iras voir ta tante Léonie, ta visite lui fera plaisir, et tu t'assureras qu'elle n'a besoin de rien ; en revenant, tu ramèneras à Françoise des asperges du marché, qu'elle préparera à merveille » (en réalité, Françoise laissait à la fille de cuisine le soin d'éplucher les asperges). Si délicate que fût ma mère, elle ne pouvait se figurer à quel point ces promenades à la Madeleine, où habitait ma tante, m'inspirait la plus grande angoisse, en raison, non d'une aversion pour le style néoclassique et les colonnes corinthiennes de l'église de la Madeleine (qui ne le disputaient certes pas dans mon affection au style champêtre de l'église Saint-Hilaire de Combray, avec son vieux porche, ses dalles inégales, les beaux vitraux de son abside, et surtout la fine pointe de son clocher, auquel ma grand'mère reconnaissait, vertu suprême quoique non académique, un air « naturel » et « distingué »), ni d'un principe moral ou vœu mystique qui m'eût impérativement prescrit d'éviter ce quartier de Paris, ni même en raison des nombreux chocs que les transports en omnibus me laissaient présager, mais parce que cette visite à ma tante Léonie, en me faisant rentrer plus tard que d'habitude à la maison, aurait pour effet, si douloureux pour moi, de me faire partir au lit sitôt ma soupe prise, de sorte que ma mère retenue à table comme lorsque nous avions été nous promener le long de la propriété de Swann à Tansonville, du côté de Méséglise, ou comme lorsque du monde – c'est-à-dire Swann – venait dîner chez nous, ne monterait pas me dire

bonsoir en m'embrassant. Pour l'apprenti écrivain et admirateur de Bergotte que j'étais, tout rempli des accents mélodiques et des flots harmonieux de poésie dont Bloch m'avait appris à me délecter « comme d'un breuvage nectaréen », Swann n'était à cette époque pas encore auréolé du prestige insurpassable d'être l'ami du grand écrivain (ce que je devais découvrir plus tard), dont l'avis sur toutes sortes de sujets élevés, artistiques ou littéraires, lui était pain aussi quotidien que, pour moi, les considérations de ma tante Léonie sur le chien de M^{me} Sazerat, les étrennes d'Eulalie, sur le fait de savoir si M^{me} Goupil était arrivée à la messe avant l'élévation, ou ses commentaires sur l'« affaire », comme on disait alors parlant de l'affaire Lemoine – du nom de cet escroc qui avait failli réussir à convaincre le gouverneur de la De Beers d'acheter « le secret » de la fabrication des diamants –, et au sujet de laquelle je ne doutais pas que, avec son art consommé du contrepoint et des variations auquel j'eusse volontiers sacrifié n'importe lequel de mes essais littéraires, Bergotte eût trouvé, pour relater les péripéties et exalter la métaphore baudelairienne du charbon transformé en gemme, cent tournures plus variées, plus brillantes et plus précises que les bavardages de ma tante conférant sans fin avec Françoise, entre deux verres de pepsine à l'effet légèrement oblitéré par son état d'agitation, de « l'abaissement de la morale dans le monde de la finance » (fffinance, comme disait Françoise, en insistant sur la première syllabe) – monde qui incluait pour ma tante les diamantaires, mais dont elle avait la délicatesse d'exclure les agents de change, par égard pour Swann et son père, qu'avait bien connu mon grand-père –, ce que Françoise traduisait à sa façon, en constatant avec satisfaction (comme j'imaginai que le faisait la Pythie voyant se réaliser un de ses oracles) que « c'est toujours ceux qui ont les

pépettes qui en veulent toujours plus, voilà d'où qu'ils piquent donc tant », article tout droit sorti du code social portatif de notre cuisinière, de sa sagesse paysanne, populaire, immémoriale et universelle, qui avait réponse à tout, à tout ce qui, en tout cas, entrait dans son champ d'application, dans le cadre de sa « jurisprudence », ce qui lui permettait par exemple d'expliquer qu'on pût imiter la *Crucifixion* de Giotto à dessein d'abuser un collectionneur peu averti et d'alléger indûment son portefeuille, mais le rendait incurablement inapte à prétendre élucider les mobiles du faussaire de génie imitant le style d'un artiste à la perfection, non pour copier une œuvre existante et faire passer la copie pour l'original, mais pour enrichir le catalogue de l'artiste d'une œuvre nouvelle, imaginaire et originale, tel Hans Van Meegeren « inventant » avec ses pinceaux de faux Ver Meer de Delft, des *Pèlerins d'Emmaüs*, une *Cène*, ou encore un *Christ et la femme adultère*, lequel avait d'ailleurs occupé un temps une place de choix dans l'étude de Swann sur Ver Meer, avant qu'il ne s'aperçût de sa fausseté et ne parvînt à la conclusion que « cette *femme adultère* n'était pas son genre » ; mais que Swann eût une autre vie que celle que nous lui connaissions, la vie d'un fils d'agent de change, et qu'il nous apparût tout différemment qu'aux autres personnes qu'il côtoyait, qu'il s'agît des membres du Jockey-Club ou de M^{me} de Villeparisis, fallait-il s'en étonner ? tant il est vrai que les diverses facettes d'un individu ne nous apparaissent jamais simultanément et dépendent de l'observateur, de son milieu, de ses connaissances, de ses préjugés, de même que dépend de l'expérimentateur et de son « protocole » qu'il observera une onde ou un corpuscule, selon la mécanique ondulatoire du prince de Broglie – dont mon grand-père aimait à se faire raconter par Swann les petits faits de l'existence (du prince de Broglie, pas de la mécanique ondulatoire) – qui

devait conduire à remettre en question le « réalisme » de la science, comme Bergotte remettait en cause dans sa belle philosophie le « réalisme » de l'art et son présupposé d'une réalité indépendante du point de vue du narrateur, comme si c'était le même Swann qui trônait dans les meilleurs salons du faubourg Saint-Germain et celui qui venait sonner le soir à la porte du jardin un panier de pêches à la main ; et certes, j'aurais été bien étonné d'apprendre que cette église de la Madeleine devant laquelle je passais pour aller chez ma tante, Bergotte l'avait souvent visitée en compagnie de Gilberte Swann, cette demoiselle espiègle aux beaux cheveux roux, dont la rencontre m'avait fait voir son père, M. Swann, autrement que comme l'invité qui me privait par ses visites du dernier baiser de maman – drame de mon coucher dont je n'aurais voulu à aucun prix que son auteur inconscient le révélât à sa fille –, demoiselle à qui Bergotte servait de chaperon tout aussi naturellement que Françoise pour moi, quand, après avoir, comme elle disait, « aboutonné » mon paletot, elle m'accompagnait sur les Champs-Élysées, où je la traînais dès que la couleur du ciel et le baromètre de mon père me laissaient présager un temps propice aux jeux de Gilberte entre le guignol et le cirque, auxquels elle ne manquerait pas de m'associer – quoique M^{me} Swann ne vît pas d'un bon œil tourner autour de sa fille « ce jeune homme avec un long cou comme un Greco, maigre comme un Carpaccio » – à moins que nous ne dissertassions de la brochure dans laquelle Bergotte parlait de Racine, citant ces vers

Quel funeste courroux emplit de sa fureur

Le flot de calomnies débordant votre cœur ?

Quelle importune ardeur vous cause ce tourment ?

Que me vaut cette haine sur ce char véhément ?

vers que, contrairement à Bloch qui y voyait seulement la marque d'un zazou des plus subversifs et ne les trouvait « potables » qu'à la condition qu'ils ne signifiaient rien, je considérais comme des miroirs de la vérité que l'écrivain me tendait pour refléter dans mon esprit toutes les impressions que je ressentais afin de pouvoir les retranscrire un jour, dans cet omnibus à l'affluence active, sonore, odorante, colorée, pénétrante et surabondante, où j'étais bousculé de toutes parts, alors que nous remontions l'avenue du Bois, dans laquelle, depuis longtemps, ce n'étaient plus des calèches fraîchement blasonnées de la noblesse d'Empire qui croisaient et recroisaient l'attelage empanaché d'Odette Swann, mais des omnibus bondés doublés par des automobiles sans charme, dans lesquelles ne sont plus, hélas ! M^{me} et M^{lle} Swann, qui ont fui comme les années – comme Albertine aussi, pour qui mon amour, comme le grand cru tourne au vinaigre, avait fini par tourner à la jalousie, avant de s'évaporer, lentement – et que je ne me rappelle plus aujourd'hui que grâce à la plaquette jaunie de Bergotte et son odeur un peu moisie : prestige de la littérature !

Un jour d'été, comme je rentrais chez moi accablé par la morne journée et la perspective d'une triste soirée, je sentis sur mon pied le contact d'une de ces chaussures qui semblent avoir été imitées des cothurnes antiques, portés par les glorieux ancêtres de la grande Berma. À l'instant même où la semelle mêlée de boue humide effleura mon escarpin verni, je tressaillis, attentif à ce qui se passait d'extraordinaire en moi. Un plaisir délicieux m'avait envahi et j'avais cessé de sentir les grondements, les ripostes, les querelles. D'où avait pu me venir cette puissante joie ? Je sentais qu'elle était liée au contact de la

chaussure bourbeuse, mais qu'elle le dépassait infiniment, ne devait pas être de la même nature. D'où venait-elle ? Que signifiait-elle ? Où l'appréhender ? Je reçois une seconde poussée où je ne trouve rien de plus que dans la première, une troisième qui m'apporte un peu moins que la seconde. Il est temps que je l'arrête, la vertu de la bourrade semble diminuer. Que dira maman, en voyant l'état de mes effets si patiemment lavés, empesés, amidonnés par Françoise ? Je me pose sur une place libre et me tourne vers mon esprit. C'est à lui de trouver la vérité. Mais comment ?

Certes, ce qui palpète ainsi au fond de moi, ce doit être le signe, l'image, le souvenir visuel, qui, lié à ce piétinement, tente de le suivre jusqu'à moi. Mais arrivera-t-il jusqu'à la surface de ma claire conscience, ce souvenir, l'instant ancien que la traction d'un instant identique est venue de si loin solliciter, émouvoir, soulever tout au fond de mon être ? Je ne sais. Est-il mort ? Mort à jamais ? Maintenant, je ne sens plus rien, il s'est arrêté, fatigué peut-être ; qui sait s'il remontera jamais dans le S ? La clochette de l'omnibus tinte en moi comme le grelot de la porte du jardin qui m'annonçait qu'enfin M. Swann était parti et que maman allait monter, première abdication de sa part à mes caprices et mon manque de volonté, dont elle marquait le début du déclin, ainsi que de celui de ma santé, et qui m'avait donné à la fois l'idée de mon œuvre et la crainte de ne pouvoir la réaliser.

Et tout d'un coup, deux heures plus tard, boulevard Malesherbes, dans le même omnibus mais dans l'autre sens, alors que je venais de croiser Bloch devant la gare Saint-Lazare (que je connaissais bien, avant même que la peinture de sa verrière par Monet ne m'en eût révélé l'essence passagère, ferrugineuse, fulminante, ferroviaire, pour y avoir pris jadis le train de Balbec, où j'avais fait la connaissance de Saint-Loup, dont le mariage avec

Gilberte avait plus tard rapproché les côtés de Guermantes et de Méséglise, autant que le faisait l'omnibus pour la gare Saint-Lazare et cette place de la Madeleine si bien décrite par Bergotte, au dire de Swann – quoique Swann ne pût s'empêcher de le proclamer avec cette nuance d'ironie dans la voix qu'il adoptait toujours pour marquer qu'il ne voulait pas s'impliquer complètement dans l'opinion qu'il proférait) où il m'avait prodigué maint conseil vestimentaire utile, le souvenir m'était apparu. Ce coup, c'était celui qu'un lundi midi, jour où il y avait toujours grand monde sur la ligne S, du côté de la Madeleine où j'allais voir tante Léonie, un individu entre le zist et le zest, hautain et bizarre, avec le même éclat dur dans le regard que le baron de Charlus – ce regard perçant qui m'avait tant frappé lorsque je l'avais croisé dans le raidillon d'aubépines du parc de Tansonville le jour même où j'avais rencontré Gilberte pour la première fois –, m'avait donné avant que je me jetasse sur un siège vide.

La bousculade ne m'avait d'abord rien rappelé ; peut-être parce que, depuis longtemps, ma mémoire était comme cet omnibus, où se côtoyaient, serrés comme dans mon petit panier les poissons pêchés au bord de la Vivonne (« serrés comme des harengs en caque ! » disait M^{me} Verdurin), les Guermantes, les Cottard, les Brichtot, les Verdurin, les Forcheville, qui m'apparaissaient soudain figés, « cloués » à leur siège, frappés de saisissement, comme ils l'eussent été à la vision terrible d'un implacable contrôleur venu leur demander leurs billets, dans cet omnibus où ils n'étaient plus autorisés depuis longtemps à voyager, face à cet éternel contrôleur qu'est le Temps.

6. L'éducation ornementale

« À LA MANIÈRE DE GUSTAVE FLAUBERT »

La chaleur devenait étouffante, Charles déboutonna le col de sa redingote, Emma releva un peu la queue de sa robe, une jolie robe safran pâle *tout à fait bien pour Paris* ; et, tous les passagers étant montés dans la diligence, chacun se poussa, car on était très serré sur la plate-forme arrière de l'*Hirondelle*. Charles s'éventait, soupirant, les genoux *lui rentraient dans le corps*. Il aurait tant voulu *se poser quelque part*, mais il fallait bien se rendre à la gare Saint-Lazare : Emma serait tellement heureuse. Il y aurait pourtant encore trop de monde dans cet endroit enfumé, crasseux, insalubre, avec ses murs couverts de suie, ses poutres de fer rouillées, ses verrières opaques de saleté.

Un passager le bouscula :

— Faites attention, fit Bovary, vous auriez pu me blesser.

L'individu rétorqua qu'il ne fallait pas exagérer. C'était vrai que le choc avait été rude cependant. Mais il n'allait pas *en faire une histoire*. Mme Bovary dévisagea son mari en haussant les épaules.

— Quel pauvre homme ! quel pauvre homme ! se disait-elle tout bas en se mordant les lèvres.

Il était si ridicule avec son cou trop long, son nerf de bœuf, son feutre si provincial, entouré d'un cordon terminé par un gland. La lumière en se

réfléchissant sur les chromes rutilants de l'*Hirondelle* lui faisait cligner ses petits yeux, ce qui lui donnait un air parfaitement niais. Il n'allait pas avec son charivari lui gâcher son voyage dans la capitale. Elle en avait tant rêvé. Paris ! La mode ! L'Opéra ! La gare Saint-Lazare ! Ce tumulte qui l'emplissait ; cette cathédrale d'acier et de verre, aux cloches joyeuses, aux colonnes d'encens montant au ciel, aux tableaux vivants des flammes de l'enfer, qu'elle avait si souvent admirée dans l'*Illustration* en s'endormant, le soir devant l'âtre, à Yonville.

Le postillon annonça le carrefour La Fayette, Charles le répéta comme un perroquet, on s'arrêta, Emma chercha Léon du regard. Le grand poète devait les attendre à la gare Saint-Lazare, il ne pouvait pas *y couper*. Elle était impatiente :

— Dépêche-toi !

Charles se hâta de descendre de la plate-forme, il ne voulait pas contrarier Emma. Mais Léon arriva en retard, ayant été ralenti sur la route de Versailles par les comices agricoles qui, chaque année, se tenaient à la porte de Paris. Il eut pour ses invités quelques mots d'amabilité ; et, comme il tendait son bras à Emma pour la promenade, son regard se posa sur la boutonnière de Bovary avec étonnement.

7. Métonymies et synecdoques

Cette histoire se déroule sous la Quatrième République.

Midi venait de sonner : c'était l'heure où Paris rentre casser la croûte dans ses pénates, où le travailleur se repose et où la maman nourrit ses petites bouches. Pas d'air. Les coups de soleil guettaient et la chaleur étouffante nous coupait les jambes. Heureusement, la grève des bus était finie, et j'avais pu prendre l'S, dont les chevaux-vapeur bringuebalaient les cols blancs, les cols bleus et le troisième âge de la Contrescarpe à Champerret, où le chauffeur laissait le volant de son Renault à un collègue. À un moment, au niveau de Saint-Sulpice, un jeune écervelé, au feutre marron tout biscornu, apostropha un Hercule, qui marchait pour la nième fois sur ses tennis. « Mauvaise langue » s'entendit-il répondre. Cette âme sensible, qui n'était pas de la race des Cassius-Clay, considéra la pointure de l'autre bipède, examina la cause, subodora les effets et se précipita de tourner les talons. La discussion abandonnée sans laurier, c'était la Bérézina. Le jeune Tartarin s'assit sur un skai. Remâchant son amère défaite, numérotant ses abattis, il semblait aussi accablé que si tout l'autobus avait été ligué contre lui. À l'arrêt suivant, il mit les voiles.

Plus tard, l'heure avait tourné, et après avoir bu un verre puis un petit noir au zinc de Saint-Lazare, je revis ce jeune qui, ayant quitté la route pour le rail, prêtait une oreille attentive à une tête chère très inspirée par le corozo de sa fourrure.

8. Prélude à l'après-midi d'un francophone ³

Deux heures qu'il drachait. Il faisait cru. À la première éclaircie, je sortis de chez moi chaudement appareillé et courus vers l'aubette au coin de l'ilot. C'était l'heure des travailleurs. Dans le char nouère de monde, monta en même temps que moi, un jeune shra à l'âge cochon, qui n'avait plus que la ralingue, une cagouette tout élinguée, et, sur la caboche, un tchurieux chapeau avec un filin tout le tour.

À l'arrêt suivant, entre l'essencerie et le parc de stationnement, le conducteur au volant de son transport en commun donna un violent coup de frein ; un guindailleur s'encoubla les pieds et chavira le jeune rkik, qui, énervé assez par ce qu'il crut être une jambette, prit les mouches et se mit à le crier : « Balek ! » Il parlait joual ; je ne compris pas ce qu'il chiala, quelque chose comme « Poussez pas, y a pas le feu dans les montres ! »

« Rave ! Arrête tes balbizes, amphibie, ou je te bombe une fois » lui répondit son ambianceur de voisin, qui lui aussi avait son voyage et commençait à renâcler. « Je vais me mettre en dève » lui tympanisa-t-il.

Je crus que le minçolet allait tomber faible tellement il caponnait. Se faire laver les chemises de la sorte ! Il accrocha ses patins et fit avion à la précipitée vers l'avant du tap-tap pour se mettre à la chotte, au milieu des

³ Voir *Le français d'ici, de là, de là-bas*, par Henriette Walter, aux Éditions Jean-Claude Lattès, ainsi que *Le guide des mots francophones*, par Loïc Depecker, aux Éditions du Seuil.

navetteurs. Là, il s'étendit comme une tourte, marabouté, grigrisé par la chkoumoune, pignolant dans son coin qu'il en avait par-dessus les cheveux de se faire chicoter.

Nonante minutes après cette prise de bouche, comme j'avais viré de bord vers la Contrescarpe, toujours assis dans le même rapide, mais cette fois-ci près d'un châssis, je revis mon chamailleux devant la gare Saint-Lazare. Il y avait rejoint un asso fringueur sur son 36. Celui-ci, ayant pris le train onze, l'espérait depuis une bonne secousse et commençait à avoir le temps long, quoiqu'il l'occupât à faire sa pintade sur la banquette. Comme il était du genre jasant, ils se mirent à placoter amitiusement de l'ajoute d'un piton à la phale de son capot, le jeune tébé disant que ce ne serait pas pire pour être jazz, et se gardant bien de faire la bouche au sujet de sa brette du matin.

9. Plus bléca tu meurs⁴

J'suis dans le bus à l'heure du déj. Les zupiens reviennent du taf. J'vois un crobe over-craintoux, pas convivial du tout, avec un cou qui donne, un gueuta pas possible sur sa casquette, il a pas l'air de se pendre la louche déjà. Le genre de naze grave qui s'embrouille avec tout le monde. J'le vois d'ailleurs qui calcule ses voisins.

À côté de lui, y'a un stoco assez basic, on voit que c'est un tueur qui assure stomba.

Soudain, le warrior bouscule le schtarbé, qui se met à jérémier :

— Putain, comment tu me scratches les pieds ! Là t'abuses !

— Tu peux remaker ça, là ? répond l'enclume.

— Un peu ! Je sature sur toi, tu me tétanises, répète le baltringue.

— Il est ouf, lui ! Lâche-moi, je suis vénère, tu m'prends la tête, menace le toss.

Y a grosse embrouille entre les deux gus. Mais le délatté commence à baliser sec et a reupe de se faire maraver les dents de devant.

— OK, y'a pas d'lez, qu'il dit au killer en lui donnant le respect.

— C'est ça, gage dédale. Prends le trome.

⁴ Pour ce texte, voir le *Dictionnaire du français branché* de Pierre Merle, aux Éditions du Seuil, ainsi que les ouvrages plus récents du même auteur.

Le diban lui a destroy le moral au zazouman et il a la haine. À l'arrêt suivant, le décalqué s'arrache. À donfe qu'il descend !

Je revois un peu plus tard mon loser avec un bip-bip branché qui lui tient le talk :

— Tu m'étonnes que t'assures pas avec les meufs ! Sans dec, il est un peu violent, là, ton bombers. Et ton tombou, c'est nullache quelque part. Fais comme j'te dis, c'est génial, ça dégage.

Et il lui montre sur sa frusque. Mais l'autre fomb trouve pas ça hypra-cool de remonter le tombou tout au top de son zomblou. Y s'dit qu'iva encore falloir allonger d'la thune.

10. Déclaration d'accident

« Monsieur l'Assureur,

« Je vous écris au sujet de l'énergumène qui s'est permis de me couper la route à la Concorde par la droite en profitant qu'il n'y avait pas de voiture de ce côté à ce moment parce que s'il y avait eu des voitures je me serais arrêté mais lui il est arrivé de ma droite par un moyen détourné et m'a cartonné et en plus se plaint que j'ai cabossé sa voiture alors qu'il va toucher l'Argus pour sa voiture qui vaut rien et que personne même pas l'expert veut plus y toucher.

« Moi aussi j'ai eu que l'Argus, alors que ma femme ! la vache ! qu'est-ce qu'elle a pris ! elle est tout éraflée. C'est pas juste ! Et le pire c'est ma voiture ! C'était plus une traction-avant, après.

« Moi j'ai bien vu pourquoi il m'a pas vu. Il suivait le bus 84 qui le précédait depuis qu'il l'avait doublé, et il avait son radiateur presque dans le derrière de l'autobus tellement qu'il matait tout ce qui bougeait dedans. Avec ça, il avait une longue tresse tombant de sur son chapeau que ça le faisait loucher comme une vache et que ça devrait être interdit en conduisant, comme les téléphones mobiles.

« Il voyait même pas quand l'autobus s'arrêtait pour prendre des gens, et plusieurs fois il a failli lui rentrer dedans, ce qui l'a énervé et explique qu'il m'a refusé sa priorité. Je me demande s'il était vraiment en état de sobriété.

En tout cas, il n'était pas clair. Il avait un grand cou, et une grande gueule aussi.

« Après le choc, ma voiture gênant la circulation, un agent m'a aidé à la mettre sur le trottoir, ainsi que ma femme, pour pouvoir tranquillement constater les dégâts. Avec sa carrosserie, tous mes copains étaient jaloux, mais maintenant j'ai peur que ça change. Personne voudra plus y grimper.

« Tout ce que je vous dis est vrai parce que le soi-disant témoin qui dit le contraire c'est un copain du chauffard, même que je l'ai vu ensuite discuter devant la gare Saint-Lazare avec le chauffard qu'avait pas l'air si choqué qu'il l'a dit dans son constat à l'amiable, et même pas trop baptisé du tout.

« Et qu'est-ce que ça peut faire que j'aie signé le contraire dans mon constat, vu que ce jour-là j'avais pas mes lunettes et que j'y voyais rien ! Ça et le choc psychologique, c'était fatal que je mette des croix aux mauvais endroits (mais j'en ai mis un peu plus pour ne pas risquer d'en oublier). Puisque vous me dites que c'est trop tard pour faire marche arrière dans ma déclaration, je dois vous signaler que de toute façon j'aurais pas pu, j'avais des voitures derrière moi aussi.

« Tout de façon, ce carrefour il est devenu dangereux depuis qu'ils l'ont remplacé par un virage tout rond qui tourne tellement qu'à la fin on perd son contrôle. En plus, les gens qui tournent autour du plot ils n'arrêtent pas de changer de filles, y z'en prennent une, y z'en mordent une autre, y en a même qu'en chevauchent deux à la fois. Pourquoi que vous me parlez de la marée haussée ? Ça se passait à Paris, pas au bord de la mer.

« Quant au manteau, je vois pas ce qu'il vient faire dans l'histoire, puisque c'est pas avec ma voiture que je lui ai arraché son bouton, mais à cause qu'il m'a dit plein de saletés que j'ose même pas vous répéter. Ça l'a peut-être

froissé, mais c'est pas le seul ! Venez voir la tôle de ma voiture qu'est toute froissée aussi. Attention ! Faudrait pas tout me coller sur le dos, parce que je connais mes droits et je ne suis pas sans ignorer parfaitement le code de la route. D'ailleurs, je conduisais sans interruption depuis 20 ans quand j'ai eu cet accident. En plus, je vous ferais remarquer que j'ai évité le bus et que ça fait toujours ça de moins. J'espère que vous serez content et que vous en tiendrez compte pour régler les dommages corporels de mon auto.

« Avec toute mon assurance.

« Signé : Le Gravidec »